

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS RUE POLK, BUREAU 1375

MAURICE LAFARGUE
Président-Gérant
HENRY BIRABEN
Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres
entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as
Second Class Matter

Pour les petites annonces de deman-
des, ventes, locations, etc., qui se sol-
dent au prix réduit de 6 sous la ligne,
voir une autre page du journal.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Op-
ticien, Successeur de E. & L.
Claudel, 918 rue du Canal,
Nouvelle-Orléans, Lne.

Mardi, 23 décembre 1913.
Fahrenheit Centigrade
7 h. du matin... 48 8
Midi... 52 10
3 p. m. ... 54 11
6 p. m. ... 56 12

Opéra Français

Quatrième représentation d'"Aï-
da".

Toujours interprété par d'ex-
cellents artistes, le charme de
cette pièce ne se dément pas. Il
reste bien soutenu par le talent
que ne cessent de déployer Mmes
Brias et Doloia, dans les rôles
d'Aïda et d'Amnérïs, ainsi que
MM. de Lhéris, Mézy, Caravia et
Bernard, dans leurs rôles respec-
tifs. Les applaudissements de la
salle ont témoigné de sa satisfac-
tion, ce que nous sommes heu-
reux d'avoir à constater une fois
de plus.

La soirée de gala

Au bénéfice de l'Ecole Gratuite
du Quatorze Juillet.

A la réunion, hier soir, du co-
mité général de la soirée de gala
qui aura lieu à l'Opéra Français,
le 7 janvier, au bénéfice de
l'école gratuite de garçons, main-
tenue par la Société Française
du Quatorze Juillet, sous le haut
patronage du consul de France,
M. Pierre Lacaze, et avec le con-
cours des artistes de la troupe
d'opérette et de grand opéra, les
sous-comités ont soumis leurs
rapports. M. J. A. Buisson, pré-
sident de la société, et du comité
général, a félicité ces messieurs
des progrès qu'ils ont fait en si
peu de temps. Les artistes de la
troupe d'opérette chanteront "Le
Voyage en Chine", et il y aura un
intermède musical avec le con-
cours des membres de la troupe
de grand opéra. Le maire Behr-
man et M. Gwin, surintendant
des écoles publiques de la ville,
assisteront à cette invitation,
ayant accepté l'invitation spé-
ciale du comité général. La der-
nière séance du comité aura lieu
mardi, 30 décembre, au siège so-
cial de la société, coin Esplanade
et Bourbon. Etaient présents à
la réunion hier soir: MM. J. A.
Buisson, Charles D. Foucher,
Justin Darriès, Frank Martin,
Henri Dours, le docteur J. G.
Roussel, J. A. DeLaage, J. Bachel,
A. Pons, I. Amardell, A. P. J. Sé-
gassie, F. A. Brunet, Adrien
Daste.

LA COUR DE BAVIERE.

Le nouveau roi de Bavière
aime, dit-on, la vie simple. Cette
simplicité est traditionnelle dans
la famille des Wittelsbach; de-
puis son fondateur jusqu'au feu
prince régent, on ne voit guère
que Louis II qui ait fait excep-
tion. Louis Ier, qui avait pres-
que autant que lui le goût du
faste en architecture, ne dépen-
sait rien pour sa personne, né-
gligeant l'apparat, la toilette et
la table. Maximilien, de même;
sa femme, la reine Marie, était
plus simple encore. La comtes-
se de Leiningen, qui vient de
publier les souvenirs de son père
sur le vieux Munich, a tracé d'elle
un joli portrait de genre.
"Elle dit, dit-elle, une princesse
prussienne, charmante et fraîche
comme un bouton de rose. Des
son arrivée, elle conquit tous les

coeurs. Elle avait une bonté d'â-
me parfaite, mais aucune des
qualités qu'on doit attendre
d'une reine. Elle n'avait nul
soutien de l'étiquette et le plus
profond mépris de la tenue exté-
rieure. Une vieille coutume, on
pourrait dire une loi de la mai-
son de Bavière, établit que le
premier de chaque mois une
paire de chaussures neuves doit
être placée devant la porte de la
reine qui abandonne les plus an-
ciennes à ses femmes de cham-
bre. La reine Marie ne put ja-
mais se plier au règlement.
"C'est un peu fort, disait-elle
tous les mois, qu'on veuille m'ob-
liger à céder mes bottines au
moment où elles me deviennent
comodes." Elle avait la manie
de la photographie. Au milieu d'un
conseil ou d'une audience du roi
Maximilien, elle tombait dans le
cabinet de son mari en disant:

"Max, tu te rappelles qu'au-
jourd'hui nous devons nous faire
photographier. Sois exact." A
sa mort, on trouva dans deux
écrans 327 albums, bourrés des
photographies de la famille ro-
yale. Les thés de la reine étai-
ent redoutés de toute la cour;
car ils étaient suivis invariable-
ment d'une loterie durant toute
la soirée, où l'on gagnait comme
gros lot quelques morceaux de
pâte de coing. Avec tous ces en-
cadrillages, on peut avoir des
gestes d'héroïne. Pendant l'épi-
démie de typhus, en 1866, la re-
ine Marie visitait l'hôpital. On
lui signala un militaire qui refu-
sait de prendre sa soupe. La
reine s'assit sur le pied du lit:
"Mon ami, dit-elle au soldat,
voulez-vous que nous la man-
gions ensemble? Allons! une
cuillerée, chacun à notre tour!"
Et avec la même cuiller qui ser-
vait à ce typhique, elle partagea
la soupe du malade, sans peur de
la contagion.

LAURENCE STERNE.

Tous les journaux d'Angleterre
ont célébré le deuxième centé-
naire de Sterne. M. Paul Dor-
mée, dans le "Mercure de
France," résume sa biographie
qui ne fut guère moins fantaisis-
te que sa littérature. Né le 21
novembre 1713, d'un père offi-
cier qui fut tué en duel, il fut
adopté par un cousin et destiné
à l'Eglise. Il se laissa faire docile-
ment, épousa la fille d'un rec-
teur et devint curé de Stillin-
ton. Sa femme lui apportait de
la fortune et peu de joie; Sterne
aimait le plaisir; il s'amusa ail-
leurs, administrant sa cure à la
façon de Babelais et buvant avec
des amis au "club des Démonsia-
ques." Il prêchait cependant,
même assez bien pour avoir eu
l'honneur de prendre la parole
dans la cathédrale d'York, un
jour de Vendredi Saint. Quand il
eut écrit les deux premiers volu-
mes de son "Tristram Shandy,"
aucun éditeur ne consentit à les
prendre; il dut les imprimer lui-
même, et le succès fut si grand
que Sterne en profita pour pub-
lier ses homélies sacrées, sous ce
titre: "Sermons de M. Yorick,
bouffon de Shakespeare." Sa
double personnalité scandali-
sant un peu les dévots, il eut la
chance d'être défendu à la fois
par Garrick, le comédien célèbre
et par l'évêque Warburton. Dès
lors, d'année en année, il ajoute
de nouveaux volumes à son
"Tristram Shandy." En 1762,
menacé de phthisie, il vint se
soigner en France malgré la
guerre avec l'Angleterre; il est
fort bien reçu des philosophes;
après six mois de fête, il va
chercher une retraite plus calme
dans notre Midi. Là, l'humeur
acariâtre de sa femme le décide
au divorce. Il retourne à Paris,
ensuite dans sa cure, pour ven-
dir de nouveau en France et
commencer le "Voyage sentimen-
tal" dont le succès devait dé-
passer encore celui de "Tristram."
Il n'en jouit pas, car il mourut

quelques semaines après, dans
un hôtel de Londres. Walter
Scott témoignait d'une haute ad-
miration pour Sterne. "Nous
pouvons, dit M. Dormée, mar-
quer ce qu'il lui doit et ce qu'il
a lui-même transmis à nos ro-
manciers réalistes: le pittoresque
de l'expression, la vérité des ges-
tes et des détails, le sentiment de
l'atmosphère." Goethe, de son côté,
dans la "Campagne de France"
déclare que le "Voyage sentimen-
tal" a préparé le chemin à
"Werther."

LES SŒURS DES GRANDS HOMMES.

"Bien que le temps ne fasse
rien à l'affaire" et que nous so-
yons pénétrés d'une profonde vé-
nération pour le génie, quelle
que soit sa défécition, il consis-
te en facilité naturelle ou en
difficulté acquise, il peut être
curieux de connaître les efforts
de nos grands écrivains, le temps
qu'il leur fallait pour produire.
Ronsard écrivait avec une faci-
lité étonnante et ne se relisait
presque jamais. Il composait
très aisément plusieurs centai-
nes de vers par jour. Lamartine
était aussi bien doué. On racon-
te qu'il faisait avec un secré-
taire de longues promenades à che-
val et le secrétaire qui écrivait
habilement, avec un crayon sous
la dictée du poète, avait peine à
le suivre. Victor Hugo à Jersey,
pendant son exil, ne déjeunait ja-
mais sans avoir écrit une cen-
taine de vers et vingt pages de
roman. Et Molière le plus grand
des comiques — et peut-être le
seul — sait-on qu'il composa en
vingt-deux jours les "Précieuses
ridicules," en huit jours le "Mé-
decin malgré lui"? Le record
de la fécondité semble être dé-
tenu toutefois par Alexandre Du-
mas père, qui composait quaran-
te pages par jour. Il se mettait
de grand matin à la besogne, et
il écrivait, il écrivait, souffrant
horriblement de ce que sa plume
ne pût aller aussi vite que sa
pensée. Quant à Balzac, qui est
probablement le plus grand des
romanciers, il avait lui aussi une
facilité prodigieuse — et il le
fallait — car tout le monde con-
naît les conditions dans lesquel-
les il travaillait; dans une pièce
située entre deux escabiers, de
manière à s'échapper par l'un
quand les créanciers montaient
par l'autre. Tous les soirs, ce-
pendant trente pages d'une ob-
servation profonde et géniale
prenaient le chemin de la com-
position.

Quant à ceux dont les "travaux
sentent l'huile", pour parler
comme Isthine, le rival de Dé-
mosthène, ils sont légion; aussi
que les jeunes écrivains qui pei-
nent devant la page blanche ne
se découragent ni ne rougissent:
ils ont d'illustres précédents.
Bossuet ne produisait pas sou-
vent une ligne par jour et ceux qui
connaissent ses manuscrits sa-
vent qu'il écrivait tout à fait au
bas de la page pour pouvoir se

corriger et "vingt fois sur le mé-
tier remettre son ouvrage," selon
le conseil du grand et sage Boi-
leau. La Bruyère peinait énor-
mément et La Rochefoucauld
n'avait pas moins de difficulté.
Quelques lignes par semaine,
tout au plus. Quant à Chateau-
briand, il trompe souvent et telle
page ne coule avec tant de faci-
lité que parce qu'elle a coûté
beaucoup de sueur à son auteur.
Nol n'ignore que Beaudelaire
mettait des mois pour faire un
sonnet et que José-Maria de Hé-
rédia, le père immortel des "Tro-
phées," a mis trente ans et plus
pour composer à peine quatre
mille vers. Mais c'est Malherbe
sûrement qui détient le record
de la difficulté. Malherbe qui,
voulant consoler un ami de la
mort de sa femme, lui adressa
soixante-douze vers; entre temps
l'ami s'était remarié et était de-
venu père de famille.

LANTERNES.

Les moutons doivent-ils être
éclairés le soir? La question oc-
cupe en ce moment tous les An-
glais qui jugent, tous ceux qui
chauffent et tous ceux qui élè-
vent. Il y a quelques mois, le
berger de M. Catchpole, fermier
à Darsham dans le Suffolk, ra-

menait son troupeau à l'étable
vers la tombée de la nuit. La
route était sinueuse, l'obscurité
épaisse: une automobile arriva,
vit le troupeau trop tard pour
ralentir, entra dedans et tua trois
moutons. M. Catchpole assigna
le chauffeur et perdit son procès.
Le juge déclara qu'il était dans
son tort; les moutons, ne portant
pas de lanternes, n'avaient eu
cause commune avec l'intimité
de Catchpole est allé en appel, es-
corté et soutenu par tous les pro-
priétaires ruraux qui protestent
que c'est fait de l'agriculture, dé-
jà médiocrement prospère, et
lui faut se ruiner en illumina-
tions. Après les moutons, les
chauffeurs voudront qu'on
éclaire les vaches, les chiens et
le berger lui-même. Les auto-
mobilistes, bien entendu, font
cause commune avec l'intimité
et trouvent naturel qu'on illumine
tous les bêtes vivantes: "La loi,
répondent les fermiers, n'impose
de lanternes qu'aux voitures."
Le texte n'est rien, répliquent
les chauffeurs; il faut l'interpréter."
La Cour, embarrassée, a refusé
de statuer "de plano". Elle a
renvoyé l'affaire à une commis-
sion de juristes qui devra
faire connaître s'il convient de
s'en tenir à la lettre qui tue ou
à l'esprit qui vivifie.

PROCLAMATION

ETAT DE LA LOUISIANE,
MUNICIPALITE DE LA NOUVELLE-ORLEANS,
HOTEL DE VILLE, 17 décembre 1913.

Pour mieux faire ressortir l'esprit d'une heu-
reuse fête de Noël, aussi bien que pour observer
d'une façon plus opportune une coutume plusieurs
fois séculaire, et pour mieux contribuer à donner
une forme plus tangible à cette fête populaire, la
veille de Noël, il y aura, sur la place Lafayette, un
arbre de Noël, et nous invitons tous les habitants de
la ville à venir. Cet arbre sera superbement illu-
miné et de plus il sera orné de tous les emblèmes
de cette fête chère au cœur de tous.

L'arbre sera illuminé à 10 heures du soir et res-
tera ainsi jusqu'à minuit. Durant tout ce temps
il est formellement défendu de faire partir des pé-
tards et de jouer de la musique ou de faire tout
bruit dans un rayon de deux îlets, aux alentours
de la place Lafayette; et je demande respectueuse-
ment que, lorsque à 10 heures, l'arbre sera illumi-
né, toutes les cloches des églises de la ville sonnent
joyeusement, afin d'inspirer à tous, jeunes et vieux,
un sentiment d'accord avec le caractère mystique
de cette époque de l'année.

Respectueusement,
MARTIN BEHRMAN, Maire.
JOHN P. COLEMAN, Secrétaire du Maire.

Si vous voulez acheter des meubles
Fabriqués à la Nouvelle-Orléans de la "CRESCENT LINE" Chaque pièce est ainsi marquée de la marque de fabrique
New Orleans Furniture Mfg. Co.

GRATIS
Superbe Calendrier
Pour 1914
Un vrai travail d'art — quelque chose qui doit être vu pour être apprécié.
A tout client qui achètera pour 30 cents de notre fameux
Reboul's Thé ou Café
nous ferons cadeau d'un de ces superbes calendriers. Vous dégusterez le thé—appréciez le café—et vous admirerez le calendrier.
REBOUL'S
Le magasin de qualité
Depuis plus de 20 ans dans le même local
531-541 Rue des Français

Les Cadres de Noël pour toutes les institutions charitables seront délivrés par moi sans frais
TELEPHONE MAIN 5583
Thos. J. McEvoy
Entrepreneur de transport du gouvernement des Etats-Unis
DECHARGEMENT, REMISE A DESTINATION, EMBARQUEMENT DES
MARCHANDISES
Bureau et Entrepôt sur le Chemin de fer de Cœuvres
741-743 RUE FRONT
742-744 RUE FULTON
dec3-0f-mer-sam-dim

Fauilleton de l'Abelle de la Nouvelle-Orléans
No 5 Commencé le 19 décembre 1913.

L'oncle Célestin

CHAPITRE IV.
(SUITE)

— Vraiment!...
— Oui, à de certaines réticences, à ton air préoccupé quand tu ne l'observes pas et que tu déposes le masque, aux lignes qui barrent ton front en dépit de tes efforts pour paraître gai, à ce vêtement qui pourrait afficher: "On demande un remplaçant"; à tout, enfin, j'ai compris que, par fierité, tu te targuais d'une malice dont tu ne cesses de faire parade, mais que tu n'as jamais possédée.
— Et quand il en serait ainsi, trancha Célestin, pour couper court aux insinuations de cette femme dont il était bien loin de soupçonner les desseins, quand même je serais pauvre, comme tu l'affirmes, en vérité, qu'est-ce que cela peut te faire? La pauvreté n'est pas un mal dont on ait à rougir, je suppose.
— Ah! certes, non, et à qui le dis-tu... Moi qui le parle, j'ai été plus pauvre que tu ne saurais croire. J'ai eu faim, j'ai eu froid. J'ai connu la misère dans toute son horreur, et je serais mal venue à en faire l'objet d'une critique... Non, si je me suis appliquée à devenir la gêne dans laquelle tu te débats, c'est uniquement avec l'espoir d'y apporter remède.
— Ah! Et comment?

Sans vouloir répondre directement à cette question, formulée sur un ton légèrement railleur, Mélanie poursuivit:
— En me reportant vers ma jeunesse, je trouve que tu es assurément le seul dont j'ai gardé le meilleur souvenir et celui que j'ai sincèrement aimé. C'est pourquoi je viens te dire tout simplement, sans phrase, sans détour, avec l'élan d'un cœur qui n'a cessé de l'appartenir: "Je suis riche, beaucoup plus riche qu'on ne croit et que tu ne peux le supposer toi-même. Eh bien! cette fortune que tant d'autres envient, je l'offre de la partager, si tu veux me prendre pour femme."
— T'épouser? s'écria Célestin, stupéfait d'une proposition à laquelle il était si loin de s'attendre.
— Ma demande t'étonne?
— Mon Dieu! elle a tout au moins lieu de me surprendre. Et s'il faut te dire toute ma pensée...
— Voyons, achève... ou plutôt, non, n'achève pas, car je devine ce que tu allais dire. Mon passé, n'est-ce pas?
— Quand cela serait, ne trouverais-tu pas la raison suffisante?
— Ah! mon pauvre ami, on voit que tu arrives du Nouveau-Monde. On est moins scrupuleux sur l'ancien... Ah! ça, tu ignores donc que l'argent est la grande éponge qui lave toutes les fautes au point d'en faire perdre à jamais le souvenir. Tu ne sais donc pas que c'est le seul métal dont on ne demande pas l'origine et qu'il suffit d'en avoir beaucoup pour que tout le monde s'incline?
— Il y a pourtant encore d'honnêtes gens, je suppose.
— Oui, peut-être; toi, par exemple. Mais quand ces honnêtes gens n'ont pas le sou, on ne veut pas savoir s'ils sont restés pauvres pour obéir à leur conscience et on ne leur

tient nul compte des sacrifices qu'ils se sont imposés pour sauvegarder leur honneur. Ils disent qu'ils peuvent marcher la tête haute. Satisfaction purement platonique, car non seulement on ne les regarde pas, mais encore on les fuit parce qu'ils ont l'escalier vide et qu'on les sait condamnés généralement à mourir sur la palette.
— C'est encore un lit assez doux.
— Tu railles?
— Pardieu! non! et je ne fus, peut-être, jamais plus sérieux qu'en ce moment. Tu as une mentalité, Mélanie, qui n'est pas précisément la mienne. Nous n'envisageons pas les choses sous le même angle. Tu crois à la puissance de l'argent. Je n'y contredirai pas. Mais c'est la seule concession que je puisse te faire. Quant au reste, je ne le discuterai pas, nous n'arriverions jamais à nous entendre. Garde tes convictions comme je garde les miennes, et brisons là.
— Ainsi, tu refuses?
— Oh! carrément.
— Soit, n'en parlons plus.
— Si, parions-en encore un instant, afin de n'avoir plus à revenir sur ce sujet. Ecoute, Mélanie, tu es une bonne fille, et, tout en déclinant ton offre, je ne te sais pas moins gré du sentiment qui l'a dictée. Or je suis pauvre, en effet, ainsi que tu l'as diviné. Et, comme je ne jouis ni d'assez de notoriété, ni d'assez de prestige pour poser une femme, en lui donnant mon nom, il est évident que, en cette circonstance, tu n'as eu en vue que mon propre intérêt.
— Assurément, et ton nom, quoique honorable, ne m'est point indispensable pour m'ouvrir toutes les portes où il me plairait de frapper. Car si je le voulais, ma fortune seule m'en fournirait les moyens.
— Tu as peut-être raison, dit Célestin, après

quelques secondes de réflexion. C'est toujours l'éternelle histoire du veau d'or. Quoiqu'il en soit, ajouta-t-il, je te remercie de tes bonnes intentions et je m'empresse d'ajouter que si tu n'as pas trouve en moi un mari, il te reste, du moins, un ami qui ne te fera jamais défaut.
Si Célestin avait mieux connu le cœur de la femme, il n'eût assurément pas tenu un pareil langage à celle dont il venait de repousser les avances.
En effet, quand un homme se refuse à épouser une femme dont le passé laisse beaucoup à désirer, il ne doit pas perdre de vue que, loin de la convaincre, il s'en fait, au contraire, une mortelle ennemie.
L'amitié que Célestin offrait à Mélanie, avec l'espoir d'atténuer le coup porté à son amour-propre, apparut donc à celle-ci comme une amère dérision, comme le comble de l'ironie.
Dès lors, jugeant inutile de prolonger cet entretien, elle se retira, froide et indifférente en apparence, mais pleine de rancune et toute rougissante sous l'affront.
A partir de ce jour, Célestin n'eut pas de peine à comprendre qu'il lui était difficile de rester plus longtemps dans la maison, tant il devenait d'hostilité dans l'attitude de Mélanie à son égard.
Loin de s'en montrer fâché, il fut, au contraire, enorgillé de cette circonstance qui lui fournissait l'occasion de quitter une chambre dont le loyer était trop lourd pour les ressources dont il disposait.
Il s'empressa donc de donner congé.

CHAPITRE V
Devenu veuf, et après avoir fait divers métiers plus ou moins lucratifs, M. Dambardat fondait une maison de banque qui, en l'absence de tout concurrent, ne tardait pas à prospérer.
Mais, comme il était ambitieux, bientôt les bénéfices réalisés annuellement lui parurent insuffisants, car non seulement il aimait l'argent pour les satisfactions qu'il en retirait, mais encore pour hâter la réalisation d'un projet longuement conçu.
Semblable à la plupart des parvenus d'origine roturière, il rêvait d'une noble alliance pour sa fille, alliance qui, tout en mettant celle-ci au premier rang, l'eût entouré lui-même d'un certain prestige aux yeux de ses concitoyens.
Avec une dot assez arrondie, Hortense alors âgée d'une vingtaine d'années, pouvait, en effet, prétendre à l'union si ardemment souhaitée par son père.
Extrêmement élégante et esclave de la mode, elle en imposait les excentricités à toutes les jeunes filles de sa condition.
Sa taille était fine et souple et son corsage plein de promesses.
Elle avait les extrémités petites, les lèvres d'un rouge éclatant, le teint mat et chaud, le visage d'une grande pureté de lignes.
Mais, ce qui la rendait plus séduisante encore c'était la splendeur de sa chevelure et la profondeur noire de ses yeux.
Malheureusement, ses qualités étaient toutes physiques et à s'arrêtaient les dons dont la nature l'avait douée.
En effet, son habituel à dissimuler était telle que l'œil de plus exercé, le physionomiste le plus expert n'eussent pu deviner ce que cachait d'orgueil et d'ambition, de passion ardente et réfrénée cette figure calme, souriante, toujours reposée.
A cette époque, autant pour augmenter le nombre de ses clients que pour élargir le cercle de ses relations mondaines, le banquier re-